Document généré le 25 avr. 2024 08:40

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Fleurs d'encre

Claude Beausoleil

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14618ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beausoleil, C. (2001). Fleurs d'encre. *Moebius*, (90), 7–16.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Claude Beausoleil

Fleurs d'encre

Je sortis dans la ville sans fin. Ô fatigué! Noyé
dans la nuit sourde et dans la fuite du bonheur.
C'était comme une nuit d'hiver…

Arthur Rimbaud, *Les déserts de l'amour*

Le voyage s'incarne sans littoral ailleurs incisif
et dans les sources à vif un inventaire s'écrit
du silence il connaît les gouffres les accords
et dans les suites sans fin il raconte sa vie
à ceux-là qui comme lui se perdent et jouent
les allures d'un réel à jamais envahi de fleurs
d'encre aux parfums profanant les lieux
d'où les mots se rassemblent entre les chaos
les usures et les flancs d'un ciel de vertiges
quand l'autre prend le pas des semelles de vent

Le voyage est alors ainsi raconté à nu:

Un homme né au nord des méandres du sens
décide de quitter son deuil et ses parcours

froid d'hiver ô amour écoute la tendresse d'un invisible
passage donner sens au vertige

tu pars
tu vas

visage rivage ce qui vient tout bouge rougissant
au seuil des déroutes les images hivernales tombent

insondables de blancheur quel tableau quel jardin
imitant ces histoires fougueuses à raconter la nuit

froidure et merveilles en un désert au loin
aux sons d'Abyssinie intuitions provocantes

sous les signes se meurent à la présence offerts
corps aux tracés graphiques moulages de fleurs

encrés sous les mots en rupture s'élançant
magistrale promesse à même le silence

le périple des pleurs séchés par ces déserts
en parade conduit à cette plus haute rage

à prédire de revivre les souffrances majeures
en des maux insoumis profanant les stupeurs

et j'écris que ton nom se perd à l'infini
que les fleurs sont des gouffres en folie

des départs fulgurants si fragiles
en lutte dans les tourmentes exilées

tu fuis
tu danses

toi de l'Abyssinie révolté tu transmets
l'abandon et le pas d'âmes irrésolues

tu brandis que tu veux oublier les servages
les domesticités les ardeurs rabattues

sur des terres de brume entre le chant du coq
et les lunes meurtries d'angélus de neige

tu insinues que les matières follement oniriques
transmettent l'abandon de techniques en chantier

loin de ces dictionnaires aux visages sévères
que la langue du froid cerne la corruption

normativement l'écho de tes sauvageries
ne donne aucune chance à la bêtise tu l'écris

ce serment de ne faire aucune concession
et de faire de la vie un cri de poésie

feu de chant transgressé aux fièvres des hivers
sol vert du nouveau monde accueil féerie

essaim noir de mouches fulminantes roussies
aux remparts de minuit l'hiver s'enorgueillit

de dentelles givrées pendues sous les arcades
de la place centrale où solitaire tu rôdes A.R.

tu voyages à rebours
dans les arcs du sens

fantôme inconsolé des fleurs montent la garde
des soupirs de nuits entre les routes du nord

et aux vents du midi tu redis que demain
est un deuil lumineux un ciel de pur pollen

de tout ce qu'elle touche la poésie fait feu
inventant des brasiers noirs de mélancolie

qui atteignent le frimas de pleurs aux cadences
enneigées sous le gel d'une vérité translucide

les jours de bonne brume ces fleurs couvrent le ciel
au dégel des humeurs et des parfums impurs

la tourbe attentive aux rugissements d'insectes
murmure les assauts des poèmes que Verlaine

a laissés sur ta peau près des fleurs fanées
bien avant les luttes et les morsures acides

tu jettes tes forêts au brouillard et tu pars
tu vas ailleurs en toi au bout du monde errer

tu sais cela tu dis qu'en éveil tu quittes
et l'Europe et la mer et les routes de terre

tu vois l'impossible
des retours fous

et tu sais que les mots sont des linceuls tragiques
fous rires emportés par les grincements du vent

tu dis sous la pluie que tu ne verrras plus l'hiver
la glace autour des feux et le gel des émotions

la perte du regret plus caché que la saison
tu regardes la pluie sombrant dans ce désert

que des rafales rameutent sans souci du printemps
en des fossés de boue brune t'inspirant des poèmes

tu les conçois dans les bras de cette fin de jour
tu reviens de très loin tu parles bas et peu

ton âme est un rosier aux épines de feu
tu marches lumineux un homme te tend la main

tu lui tends un poème la nuit viendra demain
après le chaud midi des embrasements sonores

tu jettes les ciels bruyants au hasard des départs
ports du sud gares du nord et autres inventions

les langues imitant ton esprit sculptent le silence
une science vertigineuse en retranscrit les échos

tu clames ici
que d'autres lieux sont nécessaires

une image impensable traverse les arceaux
des rumeurs tactiques donnent leur âme aux chiens

tout au bout du chemin où plus rien n'existe
que ce ciel vertigineux dont les feuillages blancs

racontent qu'un poète est passé par là
qu'il avait froid qu'il chantonnait je crois

la Meuse a déversé ses pluies grisâtres
des herbes se penchent tordues près du lavoir

ton collège et la vie en latin dans l'air de pierre
entre les silhouettes se dressent sans harmonie

tu vas plus avant dans Charleville revoir
sensible les échoppes et rues qui te mènent

au hasard pur produit du temps que l'hiver habite
tu fuis l'ennui terrestre jusqu'au parjure s'il le faut

tu iras errant enténébré dans une fugue haute rigueur
rauque enfant démis investi de la fonction de rêver

tu déplaces les âges
d'une alliance fragile

tu fuis l'idiotie des autres tu prends congé allons
Arthur comment fais-tu pour encore résister

aux frontières maladives touchant tout ce qui vit
allons comment Arthur as-tu pu raviner l'ennui

jusqu'à l'éloigner de la vie et de tes rêveries
gardant pour tes soirs noirs la beauté de tes chants

tu ne triches pas tu pars tu dis ne plus avoir à dire
tu dis les choses vont la mémoire est une comète

les transactions le temps la sécheresse le vent
le désert et surtout ces longs hivers de là-bas

de chez vous tu diras qu'ils ne te manquent pas
tu ne triches pas tu fabules inventeur oublies-tu

Arthur petit voyou des brises rampantes du nord
Arthur révolté voyageur ô ennemi de l'usure

tu traces sur la carte
des méandres sonores

toi qui viens de la nuit tu connais les arts d'éveil
d'autres horribles travailleurs épris de ton silence

reprendront les éclats de ces beautés précises
rêves visions cercles neufs bruissements légers

dont tu parlais avant de tout laisser au vent
toi l'enfant aux yeux clairs des nouveaux univers

être fier figurant sans limite d'une vie de légende
entre terre et fiction resurgissant peau brunie

gestes incompris rêveur cartographe de la nuit
partir tu répercutes ce mot dans la gare déserte

ton délire parvenu jusqu'aux étoiles noires
que le ciel d'hiver rend étranges inventées

tu notes en des carnets
la perte et le feu

de Marseille tu refais l'impossible voyage
le nord impavide harcèle tes délires cassants

vierge fille curieux fils des routes toi l'autre
dans les sacs de semence des cuisines humides

les terres rectilignes t'inquiètent face à la mort
dans ce port du soleil offert à tous les chemins

d'une pleine éternité tu rêves halluciné
des rivages réinventent ta voix sur une épaule

tes crises enfantines et ta rage incomprise
le regard agrandi tu attends la morsure

tu entres au commerce
des âmes illicites

quitte les naufrages du continent déchu
devin déchu la vie est ton avenir

fleurs d'encre évanouies dans l'indigeste trouble
ta voix crible l'aube de vocables séraphiques

d'espoirs et de refrains hirsutes effrénés
sans vengeance solitaire tu vas laisser ton sort

et reprendre la mer vers d'augustes Floride
maléfices inventés aux parfums d'utopie

submergeant l'hôpital et ses arcs de pierre
un soleil irréel irradie de bénédictions

hiver nomade d'artiste un siècle en flèche tranche
ce choix des parapets annulés en deuil

petits négoces sous l'abjecte réalité
le quartier du poème est malfamé et noir

tu brûles les étapes
éclair d'excès

on y accède par des bouches fumantes
des ors et des fusils y rutilent en silence

fabulation démente qui raconte ce qui a été dit
ailleurs dans les engelures d'un commencement

tu te dresses unique à savoir que la vie
à profusion inonde déferlante obsédée

tous les lieux de mépris qu'elle éconduit
insolente aux sépulcres des autres tâches

le temps architecture les notations d'étoiles
de ces feuillets d'âme que tu maîtrises damné

vent rempart d'argile anniversaire obscur
tu fêtes les souffles que les plantes recueillent

jaillissant d'encre neuve désarmé sous le choc
forme claire et complexe le jour vient par ta voix

formidable aboyeur qui aux forces du poème
rend un tribut d'airain et fuit en s'en foutant

le découragement non certainement pas quoi
quand l'hiver guide ta main et que le bock est plein

tu tournes les pages
d'un objet délivré

dans la salle des rires retroussent les misères
d'instinct tu scrutes les efforts du mystère

tu commandes du pain blond de la bière et tu rêves
rien ne t'empêchera d'être celui qui passe

rempli d'idées qui tournent sous les fumées du nord
Arthur Rimbaud dit-on est un jeune homme bon

son poème parle franc on l'entend en Afrique
il traverse les eaux et jusqu'en Amérique

il porte les fleurs obscures d'une vision
buvant généreuse à la beauté des dieux

tu parles en ton nom propre Rimbaud Arthur
mais on croirait que pour tous tu parles de feu

tu dis le mot gare
tu dis le mot nuit

idéal essentiel inscrivant à la lettre
la passion du lointain et de sa traversée

dont les fleurs quand la nuit se rapproche
des corps endoloris couvent sous la lune

entre les pages blêmes de ce qui est peut-être
ô le dernier poème décoché à l'univers

le sais-tu que le sort t'a gardé pour les fièvres
le sais-tu quand tu dors que tes fleurs sont offertes

encens vanille huile parfumée ronces haies buissons
poussière d'insecte blessé nu dans un bouquet strident

près du port sur une ferme au milieu des marchands
la terre éclaire ta voix ta poitrine et son rythme

tu remets tes vêtements et pour l'éternité
comment ne pas être en émoi quand tes mots

touchent nos bouches comment ne pas relier
le ciel et tes dangers d'ange sans concession

exigeant du poème qu'il illumine la vie
la change la redonne lettre vive de feu

jusque dans la chute ivre la beauté
accompagne ta voix et prescrit l'urgence

je relis cette lettre d'il y a quelques années
les fleurs sur le nom fanent immaculées

tu transformes les sanglots
d'amours continentales

et la seule pensée de revoir cet ami
dont les poèmes impressionnent ta vie

laisse d'entre tes mots s'écouler une musique
par laquelle intraduisible se transforme la nuit

s'y retrouvent tes haleurs aux forces passionnées
c'est l'envers du temps qui gagne ta vie qui va

envers neuf envers l'autre qui imagine
des littoraux ô fleurs d'encre ô récits

tu conçois l'océan de liaisons lucides
et tu prends dans tes bras ceux des autres proscrits

Son journal s'est perdu ses lettres restent introuvables il ne contemple de lui-même que des échos brûlés à même le sel des eaux des déserts et des heures dans le plus pur des gestes il n'a pas insisté il est allé plus loin car pourquoi vivre ici pourquoi vivre sans suite et sans mélancolie il faut travailler aux horribles stupeurs travailler à faire de l'or la perte l'indicible il y a des oracles pour ceux qui dans le sens ont permis des écartèlements telluriques ce qui se dit de cela ne peut être que la route cette incertaine issue ce sérail cette

pente au détour sans voix comme tout ce qui nous guette erre forme la science d'une langue offerte aux tumultes et aux creux des autres ces inconnus et il a raconté que dans sa lointaine retraite il ne souffrait plus du tourment de poésie c'est ainsi il l'a dit à sa mère à sa sœur à d'autres rares amis plus jamais la poésie et pourtant il demande des livres de géographie il demande des instruments pour poursuivre la route il demande mais se tait au sujet de ce qu'il a déjà avec tant de vigueur annoncé et prédit il se tait lui l'homme de poésie au sujet justement du mot poésie de la réalité qui serait un absolu transfiguré de poésie il se tait homme du nord qui raconte que ce qui est inscrit est de l'ordre du littéral du mystère de la vie il a écrit au sujet d'une malle que son père avait laissée au seuil du silence il a vécu l'envers des découvertes et désormais se tient serein au bord du regard bleu sans attendre du monde un doute miroitant ou pire le moindre acquiescement solitaire amant du large ami de Charleville et des soirs de pleine vie